

HISTOIRE EN FRANCE AU XVIII^{ème} SIECLE ET D'ALEMBERT

Doç. Dr. Jale ERLAT**

Tout au long des siècles, les hommes se sont intéressés à ce qui se passait autour d'eux, à leur temps ou aux époques précédentes. Mais, ce qui était particulièrement important pour eux, surtout dans les époques anciennes, c'était de transmettre leurs propres expériences souvent conditionnées par les événements de leur époque ou bien par leur société. Dans cet écrit, nous nous proposons d'abord de présenter la naissance de l'histoire en France au Moyen Age et son évolution durant les périodes qui suivent. Etant donné que l'histoire a un sens et un rôle particuliers au siècle des Lumières, nous tenterons de préciser les considérations et attitudes des penseurs du temps et surtout celle de d'Alembert envers ce sujet.

Comment et pourquoi d'Alembert, grand mathématicien et collaborateur sincère de l'Encyclopédie s'est-il intéressé à l'histoire qui attirait plus que les scientifiques, les hommes de lettres et des philosophes? D'Après lui, l'histoire est-elle une science? Dans notre article, nous essaierons de répondre à ces questions, qui révéleront, espérons-nous des réflexions fort intéressantes.

L'Histoire durant les époques anciennes

Au Moyen Age, il fallait évidemment de grands événements qui pouvaient susciter l'enthousiasme profond du public médiéval pour que puissent naître les récits historiques. Les premières Croisades ont assumé ce rôle important. Elles se trouvent à l'origine du désir qui pousse les hommes à transmettre aux autres leurs sentiments et impressions évoqués par les incidents et agitations qu'ils vivent ou témoignent. Aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, les Français passionnés d'élargir les domaines de leur religion et de reprendre les lieux saints

(*) Maître de Conférence à la Faculté des Lettres de l'Université Hacettepe.

tombés dans les mains des musulmans, sont partis aux pays lointains. Ils ont sans doute beaucoup vu et vécu et s'ils avaient réussi à rester vivants à la suite de ces prouesses guerrières entreprises dans des conditions fort difficiles et dangereuses, à leur retour, ils ont essayé de raconter leurs expériences. C'est pour ces raisons que les premiers chroniqueurs nous ont communiqué la partie, d'après eux, la plus importante de leur vie, autrement dit, les années qu'ils ont consacrées à ces exploits saints. Dans ce contexte, Robert de Clari et Geoffroi de Villehardouin apparaissent comme des premiers chroniqueurs français qui, vers 1210, nous ont offert des documents historiques en prose racontant tous les deux la quatrième Croisade¹.

Villehardouin, maréchal de Champagne, après son retour de Constantinople en France, avait rédigé, à partir de 1207, son *Histoire de la Conquête de Constantinople*, dans un dessein de la justification de cette Croisade qui était considérée scandaleuse. Comme son intention nous le montre, son récit ne peut pas être impartial. Il a tout de même, essayé de découvrir les ressorts politiques qui justifient les événements. Ainsi, l'histoire française en prose était maniée par un bon ouvrier.

Quant à Robert de Clari, son contemporain, pauvre chevalier picard, avait participé à la quatrième Croisade en simple combattant. Revenu en France en 1205, il a rapporté de Constantinople des reliques et de beaux souvenirs qui l'ont encouragé à composer un récit passionnant, *L'Histoire de ceux qui conquièrent Constantinople* dans lequel il donne surtout le point de vue de l'armée. Bien entendu, il raconte ce qu'il a vu; il resuscite l'existence du soldat, évoque les exploits de ses compagnons. Clari explique naïvement les sentiments d'un Français de 1200 devant les splendeurs orientales. Sa chronique possède ainsi les qualités d'un témoignage sincère et malgré sa simplicité, il vaut par sa couleur familiale et par son pittoresque, des traits qui manquent dans le récit de Villehardouin.

(1) L'histoire existait en langue latine depuis l'époque carolingienne sous la forme d'annales ou de biographies de souverains; mais, en langue française, avant 1210, l'histoire est un genre poétique peu distinct de l'épopée. Tout de même, l'histoire composée par un moine de Saint-Remy des deux règnes de Charles le Simple et de Louis IV, est conçue comme une source sérieuse par les historiens (Xème siècle). Et au siècle suivant, la geste de Guillaume le Conquérant suscite quelques oeuvres dont l'une, écrite en Italie par un moine, Aimé du Mont-Cassin l'*Historia Normannorum* (1078-1080) est particulièrement importante. Voir: Encyclopédie de La Pléiade, *Histoire des Littératures III*, Editions Gallimard, Paris, 1968, pp. 69-71.

Joinville, au XIII^{ème} siècle, suit la voie ouverte par les premiers chroniqueurs. Lui aussi, comme ses devanciers, est le témoin des Croisades. En ce qui le concerne, c'est la Croisade d'Egypte en 1248. C'est bien sûr, l'événement capital de sa vie. Il la raconte et enrichit son récit à l'aide de ses expériences vécues avec Louis IX. Après Joinville, la littérature historique se développe brillamment avec Jean Froissart et Philippe de Commines aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles.

Froissart a passé toute sa vie à s'informer, à voyager et à témoigner sur ce qu'il a vu et appris. C'est grâce à ses voyages en Ecosse, en Italie, en Aquitaine qu'il a complété ses informations. A partir de 1370, il a commencé la rédaction de ses *Chroniques* embrassant les années de 1325 à 1400. Avec lui, nous n'avons pas encore un historien véritable. Offrant très souvent des opinions fort changeantes et n'ayant pas de souci d'expliquer les causes des faits qu'il rapporte, il néglige également des aspects de la société contemporaine. Il se présente comme un sourd-muet envers les grands événements révolutionnaires qui avaient bouleversé la vie sociale en France, en Angleterre et en Flandre. Il se contente seulement de peindre les aspects guerriers et brillants de son époque, ainsi que des fêtes et des batailles.

Dans le domaine de l'histoire, le Moyen Age français clôt avec un personnage politique qui est un véritable historien et philosophe, Commines. En tenant compte de ses mérites, il ne serait pas faux de dire qu'il est annonciateur d'une approche nouvelle à l'histoire telle qu'on verra avec certains philosophes du XVIII^{ème} siècle. Appartenant à une famille noble de Flandres, il est attiré jeune par la diplomatie et la politique. Dès 1464, il fréquente la cour, connaît des temps de faveur et de disgrâce auprès de Louis XI et de Charles VIII. Profitant de sa position assez privilégiée, il rédige ses *Mémoires* de 1489 à 1498 composés de huit livres qui seront imprimés après sa mort. Ces *Mémoires* font revivre les grands événements de l'époque mais il ne s'agit pas ici d'un simple exposé des faits. Commines les explique et raisonne sur eux. Il a des opinions sur le gouvernement de son pays. Il défend le pouvoir royal contre les seigneurs féodaux qui souvent le menacent mais il se montre également soucieux d'empêcher l'arbitraire, l'attitude qu'on verra souvent au XVIII^{ème} siècle chez Montesquieu et surtout chez Voltaire. Il dégage l'idéal du bon souverain, "politique" ferme et modéré qui n'est pas, en fait, très loin du "despote éclairé" de Voltaire.

Le XVIème siècle, agité par le mouvement de la Réforme et tourmenté par les Guerres de Religion n'est certes pas une époque indifférente à l'histoire. Un grand nombre d'écrivains, avec leurs mémoires ou commentaires jugés leur époque, nous offrant des oeuvres qui sont des exemples de l'histoire littéraire ou de la philosophie de l'histoire. Parmi ceux-ci, peut être signalé un chef protestant, François de la Noue qui appartient à l'histoire littéraire par ses *Discours politiques et militaires*. Comme nous le dit Pierre Salomon "il a su, tout en gardant ses convictions, se préserver du fanatisme et mériter la sympathie des deux camps". A la deuxième moitié du siècle apparaissent des attitudes modérées semblables. Avant que ne se forme le parti des "politiques" qui traduiront leur aspiration d'établir la paix religieuse en France dans la *Satire Ménippée*, la conciliation est prônée par quelques esprits généreux. Michel de l'Hôpital compose dans cette intention un *Mémoire sur la nécessité de mettre fin à la guerre civile* (1570). L'historien Etienne Pasquier, tout en déplorant la diversité des religions, constate que ce mal existe. Il se résigne donc et professe qu'il faut se montrer tolérant, ne plus tuer par fanatisme. Ce groupe d'hommes de bon sens parmi lesquels il faut mentionner le philosophe Jean Bodin et le magistrat éminent Guillaume de Vair, continuent à réagir favorablement pour garantir la liberté de culte.

Le pouvoir remplit-il toujours bien sa fonction? Quels sont ses obligations et ses droits? Est-il normal et souhaitable qu'il dégénère en tyrannie? De pareilles questions qui seront posées par un grand philosophe de l'histoire des Lumières, Montesquieu, sont déjà soulevées au XVIème siècle par Etienne de La Boétie âgé à l'époque de dix-sept ans. Il cherche à les résoudre dans son *Discours de la servitude volontaire* appelé aussi *Le Contr'un*. La thèse soutenue par le jeune écrivain, c'est qu'il y a lâcheté dans l'acceptation de la tyrannie. Etienne Pasquier et Jean Bodin reprennent dans le même esprit ce problème de la souveraineté mais ils le traitent plus posément. Comme le remarque Salomon, "le premier soutient que les peuples ne sont pas faits pour les rois, mais les rois pour les peuples, et le second (...) refute le machiavélisme politique, auquel il oppose un pouvoir fondé sur le droit, c'est-à-dire, sur la conformité aux grands lois du monde et de l'homme"³.

(2) Salomon, P., *Précis d'histoire de la Littérature française*, Masson et Cie Editeur, Paris, 1969, p. 83.

(3) Ibid., p. 84.

Mentionnons aussi un excellent peintre des moeurs, sans lequel la société du XVIème siècle nous serait moins bien connue, seigneur de Brantôme qui nous a lancé ses *Vies des hommes illustres et des grands capitains français et étrangers*, *Vies des dames illustres*.

Un soldat qui a traversé toutes les guerres de son temps, Blaise Montluc, avec ses *Commentaires* parus en 1592 présente un compendium complet des agitations religieuses et des batailles de la deuxième moitié de son siècle. Son unique oeuvre riche en réflexions politiques et des conseils destinés à ses successeurs, est abordée à la manière des historiens latins. Elle est l'un des meilleurs documents que nous possédons concernant cette époque⁴.

Signalons dernièrement pour clôturer avec les historiens de la Réforme, un ardent calviniste Agrippa d'Aubigné qui a échappé par miracle au massacre de Saint-Barthélemy. Celui-ci a donné une *Histoire universelle depuis 1550 jusqu'en 1601* qui avait commencé à paraître en 1616 mais qui est condamnée en 1620.

L'Histoire à la veille du XVIIIème siècle

Le XVIIème siècle est une époque exceptionnellement riche en histoire littéraire et théologique. Il est aussi une époque où les hommes ont un profond respect pour le régime politique établi qui est la monarchie absolue et un grand attachement à la foi chrétienne. La plupart des livres légaux publiés ouvertement en France reflètent donc ce respect et ce dévouement. Mais, il ne faut pas penser que ce siècle de l'ordre et de l'unité présente une atmosphère calme et équilibrée, loin de là. D'une part, il y a des magistrats intelligents comme Richelieu et Mazarin qui travaillent afin de justifier le pouvoir de la royauté et de l'autre, des aristocrates turbulents qui s'engagent dans des complots afin de l'affaiblir. La période de La Fronde (1648-1652), en particulier, constitue une source très riche dans ce sens pour les historiens de l'époque. Le cardinal de Retz et le duc de La Rochefoucauld, par exemple, nourrissent leurs récits des événements et des intrigues de La Fronde. Ayant subi l'emprisonnement à Vincennes, puis à Nantes et l'exil à l'étranger le cardinal de Retz, est sans aucun doute l'un des meilleurs témoins de son temps. Ses *Mémoires* composés entre 1673 et 1676 pendant sa retraite, nous com-

(4) Pour des informations intéressantes sur Blaise de Montluc, consultez Egée, F. et Rincé, D., *Textes français et histoire littéraire*, Editions Nathan, Paris, 1981, p. 56.

muniquent l'histoire de l'époque. Notant le détail des événements avec une précision extrême, il ne se borne pas à les reconstituer dans leur réalité vivante. Il les analyse et en dégage la signification. Réservant à la psychologie une place importante, il fait l'étude des hommes et en tire des maximes générales.

Quant à La Rochefoucauld qui a subi à peu près le même sort que son contemporain⁵, en d'autres termes, emprisonné et exilé comme lui, il a vu la publication contre son gré de ses *Mémoires* à Bruxelles en 1662 qui n'ont qu'une valeur de témoignage. Paraissent en 1665 ses *Maximes*⁶ qui ont un intérêt historique et surtout moral. Comme nous le signale Jean Thoraval, il y a donné "une vision peu consolante de la nature humaine. L'amour-propre, ou pour mieux dire, l'égoïsme, y apparaît le mobile essentiel de toutes nos actions..."⁷. Citons très brièvement aussi les contributions de Madame de Sévigné à l'histoire de son temps avec ses *Lettres écrites à sa fille Marguerite-Françoise de Grignan*. Mise par sa situation mondaine en mesure d'être bien renseignée et excellent témoin de son époque elle relate surtout les événements qui passionnent la cour et la ville. Les *Lettres* sont publiées après la mort de la marquise par sa petite-fille, Madame de Simiane.

Dans ce siècle riche en débats politiques et religieux, riche aussi en oeuvres de théâtre, de poésie et d'histoire, Bossuet est peut-être un des écrivains exceptionnels dont l'oeuvre historique obéit au souci rare à ne rapporter que des faits d'une authenticité certaine. On le voit surtout par la comparaison de son *Histoire des variations des Eglises protestantes* avec les ouvrages écrits antérieurement sur le protestantisme. Quant à ses *Oraisons funèbres*, elles ont été composées à l'aide des témoignages ou des documents authentiques, mémoires de Madame de Motteville sur Henriette de France, lettres de la prin-

(5) Le cardinal de Retz et La Rochefoucauld sont nés et morts à peu près les mêmes années, leurs dates de naissance se rapportant à 1613 et 1614 et celles de mort à 1679 et 1680. La Rochefoucauld est emprisonné à Bastille et exilé dans ses terres.

(6) Dans la préparation de ce livre, La Rochefoucauld est aidé par le janséniste Jacques Esprit et par Mme de Sablé. Jusqu'en 1663, les *Maximes* sont plusieurs fois remaniées. Elles tombent entre les mains des imprimeurs hollandais qui les ont publiées en 1664 sans nom d'auteur. A la fin de la même année, lui-même donne une édition de son livre sous ce titre : *Réflexions ou Sentences et maximes morales*.

(7) Thoraval, J., *Les Grandes étapes de la civilisation française*, Bordas, Paris, 1972, p. 126.

cesse Paletine. En ce qui concerne Bossuet, comme ce fut le cas pour d'autres historiens avant lui, sa narration s'oriente vers une philosophie de l'histoire. Tous les événements lui paraissent réglés par la Providence pour préparer le triomphe de Dieu et assurer la suprématie de son Eglise. Il reconnaît que les faits historiques ont aussi des causes naturelles mais il aperçoit toujours et partout la main de la Providence. Avant d'indiquer l'influence de l'esprit cartésien sur l'histoire, terminons notre bref compte rendu avec un renseignement concernant le grand dramaturge du XVII^{ème}, Jean Racine. Celui-ci était nommé l'historiographe de Louis XIV en 1677 qui marque pour lui le début d'une nouvelle carrière, qui l'a observé entièrement. Ce qu'il a écrit était sans doute très intéressant mais son œuvre d'historiographe est malheureusement péri dans un incendie.

Dans ce siècle dominé par la foi mais aussi par la raison, l'influence éminente de Descartes doit être surtout signalée. Descartes, lançant sa théorie de doute méthodique, nécessaire à une pensée claire et juste, a ouvert un chemin nouveau dans l'esprit critique. Descartes examine et juge à partir du doute méthodique les connaissances scolaires et livresques et en le faisant, il conseille à tous les savants de tourner le dos aux préjugés et de refuser les idées toutes faites. Par prudence, il dit qu'il faut appliquer cette méthode aux sciences positives et exclure la religion et les institutions politiques. Mais une fois que cette méthode est annoncée, il était impossible de détenir les critiques de l'exercer sur toutes sortes de sujets. C'est ainsi que l'histoire et les religions sont mises à un rigoureux examen et ont reçu les coups les plus durs de la critique. On a commencé à douter des historiens anciens puisque à la suite de certaines recherches, l'histoire écrite jusque là a apparu comme un amas de fables. Un groupe d'érudits, Etienne Baluze, Montfaucon, se mit à rassembler des documents pour refaire l'histoire du passé avec plus de certitude. L'*Ecriture Sainte*, elle aussi, est soumise à un sévère examen. Les érudits comme Richard Simon se mettent à souligner les contradictions de la Bible pour la débarrasser de ses erreurs et de ses préjugés. Dès 1670, le philosophe hollandais, Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, attaque au nom de la raison, les croyances traditionnelles. Refusant de croire aux miracles et aux prophètes, il soumet l'*Ecriture* à l'examen critique, discute l'authenticité de plusieurs livres bibliques et conclut que comme

toute autre religion, le christianisme n'est qu'un phénomène historique relatif à une époque.

En France, suivant la voie ouverte par Descartes, Bayle et Fontenelle, eux aussi, comme Spinoza, ont appliqué le procédé cartésien du doute méthodique à l'histoire et à la croyance. Ils ont ainsi souligné l'opposition de la religion et de la connaissance rationnelle. Dans ce contexte, l'oeuvre la plus éminente est *Dictionnaire historique et critique* (1697) de Bayle. Cet ouvrage encyclopédique est fondé sur les données du savoir contemporain. Chaque article comprend une partie historique et une partie critique réunissant des documents, des discussions d'où se dégage une philosophie ennemie du dogmatisme. Fontenelle dont l'influence est moins apparente que celle de Bayle, présente une foule d'idées modernes condamnant les miracles et les superstitions dans son *Histoire des Oracles* (1687). Etant secrétaire de l'Académie des Sciences, il a exposé dans les *Eloges académiques*, les travaux de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz et de Newton et offre ainsi au grand public une synthèse des progrès accomplis en un siècle.

Inutile de le dire, Montesquieu, Voltaire et les Encyclopédistes se sont nourris de la lecture de ces deux penseurs. Ils ont surtout emprunté à Bayle sa méthode de discussion et trouvé dans son *Dictionnaire* beaucoup d'arguments et d'exemples à l'appui de leurs thèses.

Histoire durant le XVIIIème siècle et d'Alembert

Du *Dictionnaire* de Bayle à la réédition imprimée en 1585 du *Manuel théologique en forme de dictionnaire* composé par le baron d'Holbach, en passant par l'*Encyclopédie* qu'anime Diderot, la prose au XVIIIème siècle se veut d'abord critique. "Historique" mais en fait fort "critique" était le *Dictionnaire* de Bayle. Et, c'est vrai pour un grand nombre d'ouvrages de l'époque où la philosophie et l'histoire se mêlent, se complètent et se trouvent même inséparables. De Fontenelle à Diderot, de Montesquieu à d'Alembert, les hommes de ce temps réussirent à concilier la science, la philosophie et l'histoire. Comme nous l'indique Etienne, "De l'*Histoire des Oracles* (1687) à l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770) - courageux ouvrage de Raynal - et de Montesquieu à Volney, de nombreux hommes de lettres introduiront dans la littérature ce que nous appelons les sciences humaines, et s'exprimeront

dans une langue qui ne tend qu'à la justesse, à la rigueur, à la force nue"⁸.

C'est à la suite de longues études historiques et philosophiques que Montesquieu a entrepris ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734). La grandeur de l'empire dépend de ses vertus civiques, de force des institutions et sa chute est due à l'excès même de la victoire. Le luxe, le relâchement des mœurs, la détérioration des institutions politiques, l'extension démesurée de la conquête ont entraîné la dislocation et son effondrement. Selon Montesquieu, Rome s'était agrandie, non point pour accomplir les secrets desseins de Dieu, comme l'avait défendu Bossuet, mais parce qu'elle n'avait eu que des guerres successives, et "si Rome fut détruite, ce ne fut point parce qu'elle avait fini de jouer son rôle à l'égard du Christ mais parce que les nations l'attaquèrent et pénétrèrent partout. Voilà Dieu chassé de l'histoire, et, du même coup, le destin, rien n'est écrit"⁹. On voit ici une des manières dont un homme des Lumières a considéré l'histoire.

D'approches semblables existent aussi chez Voltaire. Lui, il réfléchit sur les causes concrètes des événements et exclut l'influence de la Providence. Par contre, il croit à l'effet du hasard mais pense que celui-ci peut être corrigé par les actions intelligentes des hommes éclairés. Dans ses oeuvres historiques présentées avec des intervalles, *Histoire de Charles XII* (1731) racontant l'histoire d'un roi, *Le Siècle de Louis XIV* (1756) l'histoire d'une nation sous un grand roi, il insiste sur le rôle positif des arts et de l'administration ainsi que le rôle négatif des querelles religieuses affaiblissant l'autorité royale. Quant à son *Essai sur les mœurs* (1756), qui est une histoire du monde de Charlemagne à Louis XIV, il tend à montrer que le progrès dépend de l'accroissement des Lumières et qu'il est retardé par deux fléaux universels, la guerre et le fanatisme. Avec ses récits, Voltaire a sans doute élargi le domaine de l'histoire : non plus seulement les rois mais les peuples, non plus seulement les événements militaires et diplomatiques, mais la civilisation toute entière; industrie, agriculture, commerce, finances, institutions, religions, beaux-arts, modes de vie, population, tous les éléments essentiels constituant un Etat sont étudiés. Bien entendu,

(8) Encyclopédie de la Pléiade, *Histoire des Littératures III*, ouv.cité, p.836.

(9) Ibid., p.703.

Voltaire y glisse, à chaque occasion, les idées servant à sa propagande philosophique. Il a ainsi donné des exemples réussis de l'histoire philosophique et de l'histoire narrative ayant le souci de la traiter en oeuvre d'art.

Jean-Jacques Rousseau, lui aussi, utilise l'histoire pour soutenir ses thèses philosophiques dont la principale est exprimée d'abord dans son premier *Discours* et successivement dans tous ses ouvrages: l'homme est né naturellement bon mais il est corrompu par la société et la civilisation. Dans son *Discours sur les sciences et les arts* (1750), Rousseau donne des exemples historiques montrant que le progrès entraîne la décadence des moeurs. Nos âmes sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés en perfection. Ainsi, le progrès des sciences et des arts et du luxe ont perdu l'Egypte, la Grèce, l'Empire romain, la Chine, tandis que les peuples primitifs et ignorants, Germains, vieux Romains, sauvages de l'Amérique ont conservé leur vertu et leur bonheur. Ce genre d'exemples sont aussi présents dans son *Discours de l'origine de l'inégalité parmi les hommes* ainsi que dans son *Contrat social*.

Comme ce compterendu bref à travers les auteurs les plus connus des Lumières et leurs oeuvres nous le montre, à côté d'autres genres largement pratiqués de l'époque, comédie, tragédie, tragi-comédie, dialogue, roman épistolaire, conte, épopée, l'histoire a un sens et une utilisation toute particulière. Elle se présente avant tout comme genre littéraire et il faut surtout prendre le mot "littéraire" au sens "philosophique". Comme l'a écrit Voltaire le 2 mai 1764, "Jamais le public n'a mieux senti qu'il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire..."¹⁰.

Tout invite donc ce siècle à s'intéresser à l'histoire : d'abord les progrès de l'esprit humain, tel qu'ils se manifestent par le développement des sciences. On compare depuis Pascal, l'humanité à un seul homme grandissant en âge et en savoir; on souligne la rationalité de ce développement. Avec Locke et Condillac, on applique la méthode génétique, qui, pour les expliquer, analyse nos idées par leur histoire. Les *Essais de la Nature* préparent l'évolutionnisme qui attribue à la nature un progrès, donc une histoire, et Condorcet insère la biologie

(10) Ibid., p. 619.

dans l'histoire en invoquant la transmissibilité des qualités acquises. De plus, le XVIII^{ème} siècle voit s'étendre le monde historique : dans le temps grâce aux conquêtes de l'expédition, dans l'espace, grâce aux missionnaires et voyageurs qui dressent de nouvelles cartes de la géographie et décrivent des mœurs variées. Cette conception nouvelle et originale de l'histoire fondée sur l'expérience d'une solidarité dans la vie de l'humanité, a pour la première fois, rendu possible de rattacher scientifiquement la connaissance de la nature à l'histoire. Les hypothèses sur la formation de la terre, le surgissement de l'homme à partir de l'animal, pouvaient maintenant, par l'idée d'évolution, se lier à l'histoire.

L'important dans cette nouvelle attitude historique, n'est pas d'additionner des faits. Au XVIII^{ème} siècle, l'histoire essaie de se distinguer de l'historiographie. Comme nous l'indique Lenglet-Dufresnoy, dans sa *Méthode pour étudier l'histoire* (1714), "C'est peu de choses que d'avoir la mémoire remplie d'un nombre infini d'années, de siècles, d'olympides et d'époques; de savoir cette grande variété de rois, d'empereurs, de conciles et d'hérésies. Cette sorte d'étude ne mérite pas le nom de science de l'histoire; car savoir, c'est reconnaître les choses par leurs principes..."¹¹.

Dans l'étude et la compréhension de la réflexion de l'Alembert¹² à propos de l'histoire, la lecture de ses écrits philosophiques et scientifiques est particulièrement utile. Celui-ci, bien qu'il partage avec Voltaire et Turgot et avec d'autres contemporains la conviction que la nature est statique, il pouvait pourtant accepter l'idée de la dimension historique du monde humain, de ses connaissances et de ses événements. Il a réservé dans sa bibliothèque une place importante à "l'étude de l'Histoire, qui nous utilisant aux siècles passés par le spectacle de leurs vices et de leurs vertus, de leurs connaissances et de leurs erreurs transmet les nôtres aux siècles futurs"¹³. Et il conti-

(11) Ibid., p.621.

(12) Fils naturel de Madame de Tencin, d'Alembert (1717-1783) est abandonné à sa naissance sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond et reçoit pour cette raison le nom de Jean Le Rond. Il se fait appeler Jean Le Rond d'Alembert et plus habituellement d'Alembert. Il est recueilli et élevé par la femme d'un vitrier, pour laquelle il gardera toujours une affection filiale. Grâce à la sollicitude discrète de son père, le chevalier Destouches, il reçoit une éducation soignée et grâce à son génie en mathématiques, à vingt-cinq ans, il entre à l'Académie des Sciences. Collaborateur de l'*Encyclopédie*, il écrit le *Discours préliminaire* et il dirige la rédaction de la partie scientifique de l'ouvrage jusqu'au tome VII inclus. Voir, Salamon, P., *Précis d'histoire de la littérature française*, Op.cit., p.241.

(13) D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, Editions Gonthier, Paris, 1965-1966, p.x.

nue son argument en disant que l'humanité est poussée non pas par des lois générales comme celles qui sont imposées à la nature mais par des exigences qui ne sont pas toujours rationnellement contrôlables, comme la curiosité et l'amour-propre : une sorte d'avidité naturelle embrasse à la fois, le passé, le présent et l'avenir. Et à la fin de son *Essai sur les éléments de la philosophie* on peut lire : "Tout est lié et intimement dans la nature, qu'une simple collection des faits, bien riche et bien variée, avancerait prodigieusement nos connaissances; et s'il était possible de rendre cette collection complète ce serait peut être le seul travail auquel le physicien dût se borner"¹⁴. Cette affirmation importante ne facilite pas cependant l'analyse de la pensée de d'Alembert qui pourrait nous amener à sa conception de l'histoire.

Afin de pouvoir simplifier notre recherche sur lui, on peut considérer un élément qui ressort de la plupart de ses oeuvres¹⁵, la notion du temps, qui signifie pour d'Alembert la plus parfaite manifestation de mouvement. Elle a des éléments de simplification et de clarté; il s'agit non pas du temps comme durée mais d'un temps représenté seulement comme une infinité des parties qui se succèdent continuellement et immédiatement les uns aux autres (Article "Temps" de l'*Encyclopédie*).

Quant à la liaison de l'histoire et du temps comme le remarque F. Brunetti dans son article sur d'Alembert, "C'est dans le temps que se manifeste le point de contact entre la science de la nature et la science de l'homme; à la différence de la géométrie qui fait référence à l'espace, à la matière et au temps, l'histoire, comme l'astronomie est en rapport avec le temps"¹⁶. D'Alembert rattache donc au temps, les sciences de l'astronomie et de l'histoire et indique le temps-mouvement comme antécédent au temps-histoire. L'histoire est pour lui, l'inventaire, le catalogue du savoir.

L'histoire constitue, pour d'Alembert, la grande tâche à laquelle l'humanité se consacre depuis ses origines. L'histoire des connaissances, celle des opinions, des discussions et des erreurs, marque le chemin que l'homme doit parcourir de l'ignorance à la vérité. Il s'agit

(14) D'Alembert, *Essai sur les éléments de la philosophie*. Éditions N.Schwab, Hildesheim, 1966, p.453.

(15) De l'article "Temps" de l'*Encyclopédie*, de la "remarque" du *Traité de dynamique et des Éléments de la philosophie* (op.cit., pp. 403-405).

(16) Brunetti, Franz., "De la mécanique à l'histoire" *Dix-Huitième Siècle*, No.16, P.U.F., Paris, 1984, pp. 123-126.

ici d'un itinéraire difficile car, bien qu'un grand nombre de phénomènes semblent élargir nos connaissances, il y en a aussi un grand nombre d'obstacles qui ralentissent leur progrès; c'est pourquoi, entre une conquête et l'autre, il s'écoule souvent beaucoup de temps, et cela est vrai dans tous les domaines du savoir. L'histoire de ce savoir, telle qu'elle nous a été présentée dans le *Discours préliminaire*, depuis les connaissances les plus simples jusqu'aux sciences, aux lettres et aux arts les plus développés, est semblable à un projet réalisé progressivement et poursuivi à travers les siècles conforme à une évolution lente et sûre dans sa continuité.

L'histoire des lettres, des arts et de la philosophie, du *Discours préliminaire*,¹⁷ n'est pas l'histoire-événement mais l'histoire-récit. Elle est "l'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connaissances se sont succédées"¹⁸, c'est à dire, elles ont un ordre naturel. Ainsi, comme l'a expliqué Franz Brunetti, "Les hommes divisés en différentes grandes familles, s'unissent ensuite en société, la poésie vient après la peinture et la sculpture; Newton vient après Descartes et Locke entreprit ce que Newton n'avait pas osé faire; les successions sont acceptées comme des données des faits, sans qu'on s'interroge sur les raisons qui poussent les hommes à se séparer et à s'unir ensuite, ou qui font que la poésie suit la peinture et ainsi de suite"¹⁹.

Le développement ordonné de la culture comme d'Alembert l'a exposé dans son *Discours préliminaire*, ne résiste pas à la confrontation avec le mouvement de l'histoire. Dans ce cadre, il rappelle les faits significatifs vers la moitié des XV^{ème}, XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles : prise de Constantinople par les Turcs, révolte provoquée par Martin Luther, et apparition de la philosophie cartésienne. Il considère tous ces faits comme signes du destin pour les transformations qu'ils ont amenées à l'histoire de la civilisation. Cette façon particulière de juger l'histoire n'est pas très rassurante car les deux premiers exemples, étant des événements de l'histoire réelle et non de l'histoire de la pensée, comme c'est le cas en ce qui concerne Descartes, ne pouvaient produire des effets selon un projet déterminé.

(17) Dans son *Discours*, d'Alembert fait une classification des sciences selon l'ordre de leur développement et selon leur importance philosophique. L'histoire des progrès de l'esprit humain depuis la Renaissance comporte, d'après lui, trois phases : érudition (XVI^{ème} siècle); belles-lettres (XVII^{ème} siècle); philosophie (XVIII^{ème} siècle).

(18) D'Alembert, *Discours préliminaire*, op.cit., p. xviii.

(19) Brunetti, F., "De la mécanique à l'histoire", op. cit.

Dans les *Eléments de la philosophie*, cette façon de considérer l'histoire est révisée et corrigée et les mouvements de transformation et de rupture sont commentés et complétés par la comparaison avec le déroulement ordonné, sûr et froid de la nature; celle-ci paraît stable, continu et sans secousses: l'histoire, par contre, évoque des enthousiasmes, crée des plaisirs et suscite des moments vigoureux qui sont "séparés par des intervalles et marqués par des excès"²⁰.

L'histoire-événement, d'après d'Alembert, se caractérise par les agitations, les conflits, les secousses et ne peut donc pas être un mouvement uniforme. Tantôt elle s'étend à plusieurs siècles, tantôt elle avance rapidement et la raison dans tout cela qui semble endormie, apparaît tout à coup comme se réveillant d'un long sommeil et pousse les hommes à faire des efforts et actes violents. Comme le dit Franz Brunetti, "Certes, ce n'est pas la calme raison de l'homme de science qui observe froidement la réalité, mais une nouvelle sorte de rationalité, qui ne se mire pas l'ordre nécessaire et inamuable, mais qui prend comme modèle l'homme sujet de l'histoire"²¹.

Dans le domaine de la science, aussi bien que dans l'histoire, d'Alembert se fie à la raison. Il pense croire avec certitude, au seul savoir déterminé par la rationalité scientifique mais cette certitude diminue quand ce savoir est contesté ou contredit. Et il enregistre aussi le caractère particulier de la raison historique qui se construit à partir des situations se déterminant graduellement. Passionné de la raison, d'Alembert peut dire que réalité et rationalité se sont enfin réunies au XVIIIème siècle non pas à la suite d'une évolution naturelle mais par des transformations dans les coutumes, dans les moeurs, dans les oeuvres et dans les idées.

CONCLUSION

Le point essentiel qu'on peut tirer de l'ensemble de cette recherche, c'est que la prose française est née de l'histoire et c'est assez dire la place que tiennent dans la littérature, les chroniques et récits historiques. C'est au début du XIIème siècle qu'apparaissent ainsi deux histoires de la conquête de Constantinople, qui donnent avec un étonnant contraste, l'une, le point de vue d'un noble qui marque vivement l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident : Geoffroy de

(20) D'Alembert, *Eléments de la philosophie*, op.cit., p.10.

(21) Brunetti, F., "De la mécanique à l'histoire", op.cit.

Villehardouin; et l'autre, le point de vue du simple soldat dans la même expédition, en la personne d'un petit chevalier picard, Robert de Clary. Sans passer pourtant sous silence l'abondante littérature latine qui précède, on peut signaler qu'à partir de simples chroniques du début, on arrive à des récits plus importants surtout par leur fond aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles avec Froissart et Commines. Tandis que tous les autres avant lui ont donné les exemples de l'histoire personnelle et narrative s'inspirant de leurs propres expériences vécues, Commines se figure comme le premier historien qui a fait une philosophie de l'histoire. Il a ainsi rapproché l'histoire à la philosophie.

L'époque de la Renaissance riche en combats et querelles théologiques a vu continuer l'histoire événement. Les maximes et mémoires apparues au siècle suivant ont transmis les intrigues de l'époque enrichis par des opinions personnelles de leurs auteurs. Parmi les historiens de l'époque, Bossuet, avec sa sensibilité profondément religieuse et avec son goût pour la grande fresque historique, a eu une place bien particulière. Cartésien de méthode, il est resté cependant empreint de la scolastique. Son influence ne se verra pas sur les écrivains des Lumières qui seront dans leur majorité hostiles à la religion. Il faut, en effet, un goût encore classique et une sensibilité déjà romantique pour apprécier pleinement ce prosateur original. C'est donc Chateaubriand qui trouvera, en Bossuet seul, cette évocation du mystère de la destinée humaine et de son tragique, qui devaient être une des sources essentielles de la poésie romantique.

Au XVIII^{ème} siècle, l'histoire appartient à la littérature comme Voltaire ou les autres penseurs des Lumières l'ont dit de façons différentes. Elle est aussi philosophique et permet de susciter des discussions sur les gouvernements et l'arbitraire et sert à exprimer la grande inquiétude qu'éprouvent de nombreux penseurs à propos des dangers du despotisme. A côté de cela, ce siècle a eu une conception originale de l'histoire qui n'a existé, en fait, à aucune époque qui l'a précédé. Celle-ci, fondée sur une solidarité dans la vie de l'humanité, a rendu possible de rattacher scientifiquement la connaissance de la nature à l'histoire. Toutes les hypothèses sur la formation de l'univers et de l'homme peuvent être maintenant liées à l'histoire. Elle s'accorde aussi avec le rationalisme sceptique qui définit la philosophie des Lumières.

C'est surtout dans ce contexte qu'on a essayé de présenter l'approche de d'Alembert à la question. La conception de l'histoire que l'on peut découvrir à travers sa pensée est liée à l'idée d'un monde organique et unitaire ordonné et réglé selon des critères de continuité. Cette pensée était aussi présente dans la culture et la philosophie du XVIIIème siècle et en constituait même le trait dominant. Elle est favorisée par le développement des sciences physico-mathématiques et biologiques. On a donc passé, à ce siècle, d'une conception de la réalité fondée et motivée par des principes métaphysiques à une étude de la réalité menée selon les méthodes scientifiques. En partant de la nature et passant par la science, on a abouti, avec d'Alembert, à une conception scientifiquement définie de l'histoire. Dans ce dessein il a considéré le "temps" comme point de contact entre la science de la nature et la science de l'homme et pensé que comme dans les autres sciences positives, l'astronomie par exemple, l'histoire est en rapport avec le temps. C'est à partir de cette idée fondamentale que d'Alembert a fondé, développé et soutenu sa considération sur l'histoire, qui constitue, en fait, l'approche intéressante d'un matérialiste sensible.

Bibliographie

- 1) D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, Editions Gonthier, Paris, 1965-1966.
- 2) D'Alembert, *Essai sur les éléments de la philosophie*, Editions, N. Schwab, Hildesheim, 1966.
- 3) D'Alembert, *Oeuvres*, Slatkine Reprints, Genève, 1967.
- 4) Brunetti, Franz; "De la mécanique à l'histoire", *Dix-Huitième Siècle*, P.U.F., Paris, 1984, pp. 123-136.
- 5) Egée, F., et Rincé, D.; *Textes français et histoire littéraire*, Ed. Fernand Nathan, Paris, 1981.
- 6) Encyclopédie de La Pléiade, *Histoire des Littératures III*, Editions Gallimard, Paris, 1958.
- 7) Salomon, P., *Précis d'histoire de la littérature française*, Masson et Cie Editeur, Paris, 1969.
- 8) Thoraval, J., *Les Grandes étapes de la civilisation française*, Ed. Bordas, Paris, 1972.